

# **Les Lieux d'Accueil Enfants-Parents : lieux de soutien à la parentalité ? Mais de quel soutien parle-t-on ? Et l'enfant dans tout ça ?**

## **1- Les Lieux d'Accueil Enfants-Parents : lieux de soutien à la parentalité ?**

Tout d'abord, j'aimerais remercier le Calaepda d'avoir choisi ce titre qui m'a fait beaucoup réfléchir. Il nous faut être particulièrement soucieux de choisir nos mots à nous pour parler de ce que nous connaissons bien, les lieux d'accueil. Pour nos tutelles administratives, l'expression « soutien à la parentalité » recouvre un projet de politique publique. Pour les acteurs de terrain des LAEP, cette expression évoque plutôt un projet en direction des parents, dans lequel la plupart ne se reconnaissent pas ou pas totalement. Entre ceux qui orientent une politique publique et ceux qui la mettent en oeuvre, il y a quelquefois un véritable fossé. Cela est tout à fait compréhensible puisque nos champs de réflexion et d'actions ne sont pas les mêmes ; nous ne parlons pas forcément la même langue et il nous faut nous « entendre », dans tous les sens du terme. Je souhaite donc aujourd'hui expliciter le champ dans lequel nous intervenons et proposer d'autres mots, nos mots à nous, pour rendre compte très précisément de notre travail en direction des familles (et non des seuls parents).

Mais en préalable, je vais revenir rapidement à l'histoire des lieux d'accueil enfants-parents.

Les LAEP ont été inventés vers la fin des années 1970 ; les constats faits alors par les psychanalystes dont Françoise Dolto, étaient que bien des symptômes des enfants de 6/7 ans qui se présentaient en consultation psychologique ou psychiatrique au Centre Médico Psychologique, auraient pu être évités. Ils faisaient l'hypothèse qu'on devait pouvoir réagir en temps quasi-réel à ces troubles réactionnels du jeune enfant, troubles liés la plupart du temps aux événements de la vie et non à une pathologie individuelle ou familiale.

Françoise Dolto parlait de prévention des souffrances « inutiles ». Elle insistait sur l'importance d'agir très précocement auprès du jeune enfant et de ses parents, afin d'éviter que ne s'installe une pathologie liée à des souffrances non entendues. L'idée était à l'époque révolutionnaire : un lieu pour des tout petits enfants accompagnés de ceux qui partagent avec eux leur quotidien, avec la volonté de les écouter afin qu'ils se sentent entendus là où ils expriment quelque chose qui leur est propre. Cette idée a pris forme et s'est imposée peu à peu avec les modalités d'accueil que nous connaissons encore aujourd'hui et que nous continuons à mettre en oeuvre depuis maintenant plus de 40 ans dans les Lieux d'Accueil Enfants Parents : dans ces lieux, plutôt que de parler de l'enfant, nous lui parlons. Il est accueilli par son prénom, il est un interlocuteur à part entière même s'il ne parle pas encore.

Si dans les premières décennies qui ont suivi la création de la « Maison Verte », nous parlions beaucoup de prévention précoce des troubles du jeune enfant, de plus en plus, le discours ambiant au sujet des LAEP semble « oublier » cette notion de prévention précoce

et d'accueil du petit enfant, au profit de la notion de « soutien à la parentalité ». Du souci affiché de la bonne santé psychique des enfants, nous sommes passés en quelques décennies, au souci énoncé de la bonne santé psychique de leurs parents.

Il est vrai que ces deux préoccupations sont extrêmement liées, mais la façon dont on les nomme a son importance. A trop réduire le champ d'action des LAEP à celui du soutien à la parentalité, à ne plus parler du tout du petit enfant alors qu'il est au coeur de nos accueils, nous changeons de paradigme. Nous risquons alors de modifier imperceptiblement ou quelquefois radicalement le positionnement de l'accueillant, son écoute, sa disponibilité, si le parent devient l'objet presque unique de son attention. Nous en oublions alors l'essentiel : accueillir le petit enfant avec ses parents et faire société ensemble, l'espace de quelques heures.

Les effets de prévention précoce de ces dispositifs ne sont plus nommés et c'est dommage. La formulation de soutien à la parentalité fait passer l'idée qu'il faudrait soutenir les parents et c'est très regrettable.

Cela entretient une grande confusion, particulièrement lorsque l'on énonce ce soutien à la parentalité comme étant un objectif. Il est beaucoup plus juste de dire que **les objectifs d'un LAEP sont de créer les conditions d'accueil permettant qu'une multitude d'effets aient lieu à l'adresse des personnes accueillies, sans vouloir en rechercher précisément certains, ni cibler les personnes à qui ils s'adressent.**

Lorsque les choses sont énoncées ainsi, il est clair et évident que **le soutien à la parentalité est un des effets parmi d'autres de ces dispositifs**, mais qu'il n'est en aucun cas, un objectif à mettre en oeuvre auprès des parents.

Nous pouvons même faire l'hypothèse que cet effet a lieu justement parce qu'il n'est pas recherché précisément. Il arrive « de surcroît », parce que privilégier le moment présent, parler, être attentif, prévenant, délicat, cela crée une ambiance qui favorise le fait de se sentir moins seul, reconnu, entendu, soutenu.

## 2- De quel soutien parle-t-on ?

Pour répondre à cette question, je me suis référée au document « dessines moi un parent », qui expose la stratégie nationale de soutien à la parentalité. Elle a commencé en 2018 et s'achèvera en 2022.

***Elle est le fruit d'une large concertation conduite auprès de l'ensemble des acteurs institutionnels et associatifs concernés... Cette stratégie est structurée autour d'objectifs communs et de bonnes pratiques ; elle vise à accompagner les parents à chaque âge de la vie de leurs enfants, à développer les possibilités de relais parental, à améliorer les relations entre les familles et l'école, à accompagner les conflits pour faciliter la préservation des liens familiaux , à favoriser le soutien par les pairs et à améliorer l'information des familles quant aux ressources et services qui leur sont proposés.***

Cf ministère des solidarités. Direction générale de la cohésion sociale (DGCS)

Dans le cadre de cette stratégie « dessines moi un parent » il est dit : « **L'action publique auprès des parents, traditionnellement appelée «soutien à la parentalité** », **consiste à les accompagner dans cette responsabilité première d'éducation et de soin** »..... **»Elle constitue tout autant une réponse aux attentes que nombre d'entre eux**

expriment, qu'une **politique de prévention précoce, généraliste, universelle de l'ensemble des risques pesant sur les familles** : décrochage scolaire, conséquences néfastes des ruptures familiales sur les enfants comme les parents, dérives sectaires ou radicales d'un membre de la famille, troubles de santé spécifiques à l'enfance et à l'adolescence, parcours de délinquance, violences intrafamiliales... Elle permet ainsi d'éviter ou de contenir des situations potentiellement appelées à faire l'objet, quelques mois ou quelques années plus tard, d'une prise en charge plus lourde. C'est en cela que la politique de soutien à la parentalité est un levier puissant de l'investissement social ». Le LAEP y est présenté comme « **un premier lieu de sociabilité pour les enfants...Il constitue de ce fait un espace d'épanouissement pour l'enfant et le prépare à la séparation avec son parent. Ce lieu favorise également les échanges entre adultes. Il a pour objectif de prévenir ou de rompre l'isolement (géographique, intergénérationnel ou culturel) d'un certain nombre de familles ».**

Enfin, dans ce même document « dessines moi un parent » il est écrit : « *Aider les parents à répondre aux besoins de leur jeune enfant est ainsi le levier le plus généraliste et le plus puissant de l'action publique en matière de soutien à la parentalité ; la qualité, la cohérence et la fluidité des services qui sont proposés aux parents de jeunes enfants sont donc essentiels, **y compris lorsque ces services ne semble pas concourir directement au soutien à la parentalité** »*

Cette longue introduction pour dire ce que recouvre cette expression « soutien à la parentalité », dans la langue de nos politiques. Nous ne pouvons certes que nous réjouir que nos actions publiques portent clairement le souci de la prévention précoce. Mais si les lieux d'accueil font partie de cette stratégie en matière de soutien à la parentalité, ils sont par ailleurs reconnus dans ce même texte comme ne concourant pas directement à ce soutien.

C'est plutôt rassurant : le soutien exprimé ici dans le contexte d'une politique publique ne parle donc pas de l'injonction à soutenir les parents, mais bien de la nécessité de développer dans l'espace public, des dispositifs multiples pour offrir aux parents des points d'appuis divers dans l'exercice difficile et délicat de leur responsabilité : élever leurs enfants, dans tous les sens du terme. **Les lieux d'accueils s'inscrivent donc dans cette stratégie publique comme un service parmi d'autres, qui a ses spécificités.** D'où l'importance d'utiliser les bons mots afin de ne pas entretenir de confusion entre un projet de politique global et national concernant « **l'action publique auprès des parents, traditionnellement appelée «soutien à la parentalité** » » et des dispositifs spécifiques et originaux comme le sont les LAEP : ils ne concourent pas directement à ces actions de soutien mais ils y contribuent dans la mesure où ils peuvent avoir des effets soutenant et étayant pour les familles.

Une dernière remarque à propos du mot « soutien ». A ce dernier, je préférerais le mot « accompagnement » qui me semble plus juste, il évoque le « côte à côte » plutôt qu'un mode de relation inégalitaire où l'un serait plus fort ou plus grand que l'autre pour pouvoir le soutenir.

Dans les lieux d'accueil, la collégialité dans l'équipe et le positionnement de « non expert" de l'accueillant favorisent une organisation horizontale où chacun est « aux côtés de » plutôt que de la verticalité où l'un soutiendrait l'autre. En cela, le mot accompagnement me semble donc plus pertinent, à condition de penser qu'il ne s'agit pas d'un objectif de « suivi » comme cela est le cas dans le milieu du travail social. Le travailleur social a des missions d'accompagnement et de suivi des familles. L'accueillant n'a aucune mission d'accompagnement des familles dans le but de réaliser un projet avec elles.

Ce qui est visé dans l'accueil, c'est la rencontre, et non le désir de « vouloir ou de vouloir faire pour l'autre ». C'est également de partager un moment, le moment présent uniquement.

Notre ADN, c'est accueillir et c'est ce que nous savons bien faire.

Accueillir c'est notre « objectif », il est simple, clair, et pertinent : alors ne rajoutons pas de la confusion là où cet exercice est déjà bien complexe.

La qualité de l'accueil que nous offrons est notre défi, nous savons que les effets de cet accueil sont réels mais la plupart du temps, ils nous échappent. Ils sont cependant reconnus par nos politiques publiques qui continuent à nous subventionner, parce que nous contribuons à offrir sur notre territoire national, à notre manière et différemment des autres, des appuis, des ressources, des étayages extrêmement soutenant pour les petits enfants et leurs parents.

Le soutien à la parentalité fait donc partie de la langue de nos tutelles administratives et financières, mais que disent les acteurs de terrain sur cette question ?

- Soutenons-nous les parents ? Je dirais non. Nous n'aimons en général pas bien ce mot. Personnellement, je le trouve plutôt prétentieux et inadapté.
- Les parents ont ils besoin de soutien ? Sans doute pour beaucoup, mais ils ne le savent pas forcément. A l'époque de la création de la Maison Verte, les psychanalystes disaient vouloir offrir aux parents une présence, une disponibilité pour parler autour des petits soucis du quotidien pour lesquels les parents n'iraient pas forcément consulter. Les parents n'ont en effet pas toujours une demande explicite et consciente d'échanger, mais nous constatons combien, lorsque les conditions sont réunies, de nombreux parents, (comme de nombreux enfants d'ailleurs) saisissent l'opportunité de s'exprimer, raconter et partager dans le lieu les petits et grands soucis qu'ils vivent au quotidien.
- Les accompagnons nous ? Si oui, à quoi et comment ? Je dirais que nous les accompagnons dans leur fonction parentale, par une présence engagée à leurs côtés. Nous accueillons et recueillons ce qu'ils amènent, nous y réagissons, sans les juger ni leur dire comment ils doivent s'y prendre, nous les invitons à se parler entre eux, à témoigner de leurs expériences, et c'est tout cela qui a des effets, que l'on peut appeler « soutien à la parentalité ».

Presque tous les parents traversent des états psychiques et émotionnels quelquefois majeurs dans cette expérience nouvelle de devenir parent. Et il n'y a malheureusement pas vraiment de lieux où ils peuvent se sentir accueillis juste pour vivre et partager un moment ensemble, parents et enfants. Pas besoin d'avoir une demande pour franchir le seuil, pas besoin de s'inscrire, de décliner son identité.... Du côté des accueillants, pas de projet individualisé à mettre en oeuvre, pas de notes à prendre, pas de synthèse à faire, pas d'attente, pas de soin, pas d'animation... Si nos lieux participent à soutenir les parents, c'est en partie parce qu'on ne leur propose rien d'autre que de les accueillir tels qu'ils sont ce jour là : ils sont libres de venir, ils sont assurés qu'on ne leur posera pas de question sur leur situation s'ils n'en parlent pas d'eux-mêmes, ils peuvent d'ailleurs parler ou pas, jouer avec leur enfant ou pas.... C'est donc cette ouverture très large sur un espace de possible ou rien de précis n'est attendu qui a des effets. Peu d'endroits au sein de notre société et de notre service public portent de telles valeurs en les enracinant au coeur de leur projet.

### **3- Et l'enfant dans tout cela ?**

L'enfant est au coeur de nos dispositifs et il le restera aussi longtemps que ces lieux vivront. Nous accueillons des bébés et des jeunes enfants qui sont accompagnés par un adulte familial. Ce n'est pas pour rien que nous nous appelons LAEP : nous nous adressons d'emblée au petit enfant.

Si nous tenons absolument à maintenir cette spécificité, c'est que nous savons à quel point le tout petit a besoin de nous, de notre reconnaissance, tout comme ses parents ont besoin d'autres qu'eux pour accompagner leur enfant dans une ouverture vers le monde social. Lorsque l'enfant vient au monde, ses parents l'accueillent au sein de leur foyer familial. Puis, ils l'introduisent petit à petit au monde que nous avons en commun, celui que nous partageons tous. Dans ce monde plus ouvert que celui, restreint, de la famille, il y a d'autres repères, d'autres codes, d'autres couleurs, d'autres odeurs, d'autres personnes, et tout cela peut faire peur au tout petit. Les parents sont des passeurs pour leur enfant : ils passent ensemble de l'espace familial à l'espace social, ils nous présentent leur enfant et nous les accueillons tous ensemble dans ce petit monde, une sorte de micro-société dans laquelle l'enfant va pouvoir faire ses premiers pas en toute sécurité. Il y est prénommé par d'autres que ses parents et reconnu comme un parmi d'autres avec ce qui fait sa singularité : son prénom et le lien qu'il a avec la personne qui l'accompagne.

Tout au long de l'accueil, il est reconnu comme un sujet et un interlocuteur, même s'il ne parle pas encore. C'est parce qu'on lui parle qu'il se sent exister aux yeux d'autres personnes que ses parents. Imaginons que d'autres parlent de nous en notre présence, sans s'adresser à nous ! Ce serait terriblement violent : nous nous sentirions exclus, annulés ! C'est avec délicatesse que nous allons, par notre présence et notre façon d'être avec lui, signifier à l'enfant qu'il est une petite personne. Bernard Golse dit en reprenant un concept de Winnicott, qu'il faut **distinguer le sentiment d'être qui existe chez le bébé sans doute dès l'expérience intra utérine, du sentiment d'exister, qui là, dépend de la reconnaissance par un autre que soi, de notre existence**. Passer du sentiment d'être au sentiment d'exister, est une étape profondément humaine et humanisante. Exister aux yeux de quelqu'un, être reconnu dans sa singularité, se sentir libre, pouvoir parler et être entendu, tout cela est vital aussi pour chacun de nous devenu adulte. C'est sur ce socle humaniste que s'appuient les fondamentaux d'un lieu d'accueil.

## 4- Accueillir

Le soutien à la parentalité parle d'une politique publique à l'égard des parents. Je me suis demandée quels mots pourrions nous utiliser pour parler de ce qui nous définit ? Des mots ou un mot qui dirait à la fois un projet que nous avons pour les lieux, une manière d'être dans ces lieux, et une ambition (plutôt qu'un objectif) à mettre en oeuvre ? Certes nous soutenons sans doute les familles (et non les seuls parents) , mais ce n'est pas ce qui nous définit.

C'est le mot **accueil** qui s'est alors imposé alors à moi.

## **1- Accueillir est un projet à part entière, c'est aussi une fonction et un rôle.**

J'ai choisi d'appeler ce chapitre « accueillir » puisque c'est bien de cela dont il s'agit dans les lieux d'accueil. Il n'y est pas question de soutenir, mais seulement d'accueillir. Ce mot est limpide, simple et juste. Je plaide donc pour l'utilisation massive de ce mot qui résume à mon avis tout :

C'est déjà un projet : chaque équipe écrit son **projet d'accueil** (c'est mieux de le nommer comme tel plutôt que « règlement intérieur » comme on l'entend souvent). Le projet d'accueil définit ce qu'est un lieu d'accueil enfants-parents, le rôle des accueillants, leurs valeurs, et les petites règles qui sont nécessaires pour bien vivre tous ensemble.

C'est aussi la façon dont ceux qui vont faire vivre ce projet se nomment : ils sont tous **des accueillants**, c'est leur fonction, quel que soit le métier qu'ils exercent par ailleurs. Ils occupent cette fonction d'accueil à temps très partiel, ce qui est nécessaire pour pouvoir assurer un accueil de qualité.

Enfin, c'est la façon dont nous mettons en oeuvre le projet : l'accueillant ne fait rien d'autre que d'**accueillir**. Pour cela, il se met en situation de recevoir ce qui lui est confié, donné à voir, à entendre, à penser. Il s'appuie sur ce qu'il est en tant que personne et non sur ce qu'il sait faire, il ne se positionne pas comme expert. Il exprime son désir d'aller à la rencontre des personnes et de faire connaissance avec elles, c'est tout simple mais c'est si important !

## **2- Nos accueils contribuent-ils à faire de ces lieux, des lieux de prévention ?**

A quoi servent les lieux d'accueil ? Nous sommes tous en permanence nourris par ce que nous vivons et partageons avec nos contemporains ; tout comme les nourritures de bonne qualité ont des effets à court, moyen et long terme sur notre santé, les rencontres de qualité résonnent et font écho en nous tout au long de notre vie, sans que nous le sachions vraiment clairement. Les lieux d'accueil contribuent à maintenir et à développer cette qualité de rencontre humaine et humanisante, c'est là l'essentiel de leurs objectifs. On peut appeler cela de la prévention : en nous mettant au service des besoins de l'enfant et de son parent (jouer, se parler, se reposer, échanger, rire, pleurer, éprouver les limites, rencontrer d'autres, etc...) nous savons que nous participons à notre manière et modestement à la construction d'un monde où les valeurs humaines d'hospitalité, de respect, d'accueil de la différence organisent une façon d'être ensemble.

Nous avons vu que la notion de prévention n'avait pas vraiment disparu du langage de nos politiques, elle est juste contenue dans le « soutien à la parentalité » mais elle n'est plus nommée comme telle. Elle est donc bien présente dans la tête de tout le monde : les porteurs de projets comme ceux qui les mettent en oeuvre. Cependant, nous n'en avons pas forcément la même représentation.

Les accueillants ne sont pas des acteurs de la prévention au sens d'avoir des projets en direction des personnes ; je dirais que par leur façon d'être et leur attention à l'égard des petits enfants et de leurs parents, ils font oeuvre de prévention en les accueillant.

Dans son étymologie latine, le terme de prévention renvoie à l'idée d' « aller au devant », d'agir précocement, pour éviter que ne s'installent des troubles durables. Aller au devant, est une belle image de ce qu'est **accueillir**.

**Prévenir, c'est donc aller au devant, c'est donc accueillir** : cela implique prévenance, précaution, préoccupation, présence pour reprendre les mots avec le préfixe pré (de l'adverbe et préfixe latin *prae* « devant, avant ») . J'entends aussi en le prononçant, l'idée de venir près, tout près.

Auprès de nos élus, des porteurs de projet, des financeurs, n'hésitons donc pas à parler de cette dimension de prévention qui fait complètement partie du soutien à la parentalité.

Les « Lieux d'Accueil Enfants Parents » sont des espaces de rencontres **pour tous** sans distinction, sans « indication » ou « injonction » médicale ou sociale. Les équipes d'accueillants s'organisent autour de règles strictes dont celle essentielle, du **respect de l'anonymat administratif des familles**, ce qui implique qu'aucun compte rendu n'est fait à qui que ce soit, sur la présence ou pas dans ces lieux de telle famille, et encore moins sur ce qui pourrait s'y passer. Cette **exigence de confidentialité et de respect de la liberté de venir ou pas** pour chaque famille, organise un espace précieux ouvert à la rencontre qui se différencie radicalement des espaces médico-sociaux classiques. Si ces derniers font oeuvre de prévention précoce dans des actions de repérage, d'évaluation et de soins, les LAEP, avec un cadre totalement différent et hors des contrôles institutionnels classiques, font eux aussi oeuvre de prévention mais sous la forme d'une **présence aux premiers liens, au plus près de chacun, pour écouter, parler, témoigner, pouvoir laisser venir une parole qui puisse donner sens à ce qui se vit, tout cela en confiance parce que les parents sont assurés que ce qu'ils partagent là ne sera pas repris ailleurs**.

Trois grands axes de notre travail d'accueil font oeuvre de prévention dans les LAEP. Ils relèvent tous les trois de ce que nos politiques publiques appellent « soutien à la parentalité ».

1) **offrir une présence écoutante et attentive à l'enfant et à ses parents**, dans cette période délicate de la mise en route des premiers liens entre la mère, le père et l'enfant, à un moment où peuvent se nouer des tensions ou des difficultés. Cette période est souvent pleine de tourments et de questions, elle prend beaucoup d'énergie et de temps aux parents. Elle est aussi essentielle et en même temps très délicate pour le petit enfant qui s'ouvre au monde.

2) **Lutter contre l'isolement des mères et des pères et la perte de repères dans le temps du maternage du fait du manque de transmission inter-générationnelle**. Nous favorisons les rencontres entre adultes concernés par cette aventure de devenir parent. Elles permettent un étayage entre parents, une aération psychique lors du vécu des premiers mois du bébé, une re-création d'un tissu social soutenant, un apprentissage ou un ré-apprentissage du « vivre ensemble », tant pour les parents que pour leurs tout petits enfants.

3) **développer la socialisation du tout petit** par le fait de sortir de chez soi et de rencontrer d'autres personnes, d'autres jeux, d'autres repères. Cela permet également **d'expérimenter une séparation en douceur**.

### 3- Accueillir et Pré-venir : la présence active

La dimension de prévention dans les LAEP suppose **une attitude particulière de présence**, que nous allons appeler **« présence active »** c'est à dire une **disposition d'esprit qui privilégie l' « être » au « faire »**, **une présence vraie et engagée, qui peut avoir un effet préventif, parce qu'elle est dépouillée de tout projet à l'adresse de l'autre, si ce n'est la volonté de le rencontrer à travers ce qui nous relie tous : notre humanité.**

Je vais vous donner quelques points de repères, qui peuvent servir d'appuis pour penser la posture d'accueil dans sa dimension de **prévention précoce**. Je reprends là un article que nous avons rédigé Marie Françoise Arbona et moi-même pour la revue Le Furet, (article paru dans le numéro 89 de juin 2018 et qui s'intitulait « le LAEP : un lieu de prévention précoce ? »)

Ce sont des points d'appui et non des règles à suivre. Ils permettent cependant de témoigner de quoi est faite cette **« présence active »**, dans les rencontres passagères qui se passent dans les lieux d'accueil, rencontres toujours nouvelles, souvent inattendues, où il n'est pas question de « suivi », de projet, d'orientation ni d'intervention, mais où il est question seulement d'accueillir, voire de recueillir, ces histoires singulières, dans la sobriété et la légèreté d'un dispositif adapté, et dans la discrétion liée à la règle d'anonymat.

#### 1) La parole adressée à l'enfant

Pour le bébé, pour l'enfant, (comme pour chacun d'entre nous), la parole qui lui est adressée fait tiers entre lui et son parent, entre lui et ses émotions, entre lui et son mal-être. Il est bon de s'adresser à lui, simplement, en choisissant les mots, dans un rapport direct, vrai, où l'on est convaincu qu'il nous comprend. Le bébé, l'enfant, est toujours prêt à entendre (plus encore que nous qui sommes souvent enfermés dans nos pensées, nos représentations, nos convictions propres). Même si le tout petit n'a pas encore les mots pour répondre ou pour dire qu'il a entendu, sa parole s'exprime, à travers tout son corps, par ces tous petits signes qui, dans l'infra-verbal, disent à qui veut bien l'entendre, qu'il est bien là, sujet à part entière. Françoise Dolto disait de lui : *« son conditionnement de petite masse dépendant de la grande masse adulte, et son état d'impuissance physique font du nourrisson un cas très particulier parmi les vivants par son impuissance à s'exprimer (infans), à manifester son désir ; et pourtant, c'est la communication interhumaine qui l'humanise. L'enfant est tributaire de qui désire communiquer avec lui. Il est tributaire de la disponibilité émotionnelle et/ou matérielle chez l'adulte tuteur à percevoir le sens de ses cris de bébé. »*

#### 2) L'attention « portante » :

Un autre point d'appui essentiel pour accompagner le bébé ou le jeune enfant, c'est « la portance », ce mouvement psychique de type maternel, qui **accueille, recueille, contient, compatit, console, se préoccupe, prend soin, assure dans le temps, n'abandonne pas** : chacun de ces mots a de l'importance.

La « portance » fait souvent appel au corps ( la voix, le regard, les gestes, les bras, la peau), ceci dans une position de proximité discrète, non intrusive , dans le sens de « venir près » : « **la portance** » **tient sans enfermer.**

Ce serait un peu comme un « berceau symbolique », avec un fond pour contenir, mais ouvert sur le monde, pour « aller vers » et être fécond, en sécurité et bien tenu.

C'est un mouvement de veille, de bienveillance, d'attention, c'est le mouvement psychique qui « regarde vers l'autre », dans la disponibilité, la place étant libre en soi pour porter ce regard. L'attention « veille sans envahir », et se différencie de l'observation, (nécessaire dans les postures professionnelles où il s'agit de faire des repérages). Dans cette posture, la personne écoute, entend, tient dans le temps, n'interprète pas, ne pose pas de question, ne propose pas de projet quel qu'il soit.

Le dispositif des LAEP est particulièrement ordonné pour ce type de présence discrète, d'attention « portante ». Cet espace contenant et ouvert peut laisser advenir le surgissement de la parole ( dans le langage, ou en infra-verbal) dans une relative liberté.

Ce travail d'attention « portante » dans les lieux a une véritable « efficacité » non mesurable, c'est sûr, mais parfaitement entendue et vérifiée à travers les témoignages d'usagers et d'accueillants. Il s'agit à notre avis d'une véritable prévention dans le sens de « venir près » et d'être au plus près de l'autre sans pour autant l'envahir.

### 3) La présence « écoutante »

Autre point d'appui ou de repère : il s'agit **d'écouter, d'énoncer, de consoler, d'annoncer.** C'est un processus, un chemin permettant de brancher ou de re-brancher le désir profond d'altérité présent en chacun de nous. C'est aller vers l'autre dans une relation d'ouverture en prenant en compte le fait que ce désir peut être mis à mal, voire bloqué, dans la complication des premières relations.

- **écouter**, l'enfant, le parent, pour entendre au plus juste et au plus près, là où chacun parle (et non pas seulement dans ce qu'on croit entendre, ou dans ce qu'on voudrait qu'il dise) ; ceci pour ouvrir un chemin de paroles, singulier à chacun, souvent inattendu, étonnant.
- **énoncer** le mal-être, reconnaître la douleur, la blessure, la déception, la tension, ressentie par l'enfant, par la mère, le père, dans leurs relations.
- **consoler**, c'est à dire compatir, adoucir, alléger, et même « bercer symboliquement ». C'est le temps du pansement de la blessure, engendrée par le mal-être, sans lequel aucun apaisement n'est possible. La consolation est proche de la compassion (et non de la pitié), et elle est principale dans tout mouvement de « portance » qui contient, quoi qu'il arrive.
- **ouvrir et annoncer** un chemin possible, une traversée de cet état difficile voire douloureux vers l'acceptation de la frustration, de la blessure qui pourra cicatriser, afin de libérer l'énergie bloquée dans les abcès de fixation intérieure qui encombrant chacun d'entre nous.

*J'accueille cet après midi là, une petite fille, Nora, de 3 ans, accompagnée de sa maman. Cette maman a décidé de venir ce jour là seule avec son ainée, au LAEP, « pour s'occuper un peu plus d'elle », car elle est en ce moment beaucoup accaparée par Mélina, sa dernière fille, qui est très difficile à élever et qui lui prend tout son temps. Aujourd'hui, dès leur arrivée dans le lieu, la maman dit qu'elle trouve Nora, infernale : « elle fout l'bazar partout dans la maison ».*

*Nora connaît déjà bien le lieu d'accueil, c'est une petite fille très agitée, qui parle mal, qu'on ne comprend pas et qui crie beaucoup. Nora, très agitée, s'est, rapidement après*

son arrivée, mise à courir partout dans le lieu et a passé une bonne partie de l'après midi à crier. A l'heure du goûter, elle refuse de partager ses biscuits avec d'autres enfants, et sa maman s'énerve: « il faut partager avec les autres ! il faut apprendre à partager ! » Nora sert ses biscuits contre son coeur, et file dans la pièce à côté, où il n'y a personne pour l'instant, peut être pour échapper à l'injonction maternelle. Discrètement, je la suis, et m'assoie à côté d'elle, sur un fauteuil. Elle serre toujours ses biscuits, mais elle ne se sauve pas.

Je lui dis doucement : « tu n'aimes pas partager ? », elle répond nettement « pas partager », j'ajoute : « c'est difficile de partager, c'est douloureux, ça fait mal ? ». Nora serre ses gâteaux, et reste sans bouger sur le fauteuil. Je poursuis : « peut être que c'est difficile pour toi de partager avec Mélina ta petite soeur? Cela te fait mal ? ». Elle répond immédiatement, presque brutalement : « méinafoubaja ». Je ne comprends pas, et lui demande : peux tu me redire, car je vois que c'est important , mais je n'ai pas compris ». Elle répète par deux fois la même phrase « meinafoubaja ». Je lui dis de redire encore, car je voudrais bien l'aider. Quatre fois de suite, elle répète la même phrase incompréhensible, sans s'exciter. Tout à coup, je me souviens des mots de sa mère à son arrivée : Nora fout le bazar partout ».

Je l'interroge à nouveau, « Mélina fout le bazar ? elle fout le bazar dans ta vie ? » Elle répond avec force : « OUI, OUI ! ». Je lui dis alors que je comprends sa douleur, et je comprends mieux pourquoi elle a peur de partager, mais on peut la consoler, moi, sa maman, son papa, ou d'autres personnes.

Sans bouger de son fauteuil, elle m'écoute, attentive, calme, ce qui n'est pas habituel chez elle. Elle a desserré l'étreinte sur les gâteaux, et les grignote tranquillement. je lui dis simplement : « un jour, tu seras consolée de ta douleur avec Mélina, et tu verras que partager, cela peut rendre heureux ». Nora se lève et repart vers sa maman sans s'agiter, en mangeant ses biscuits.

## **5- Quand les accueillants sont confrontés à des pratiques éducatives parentales qu'ils jugent inadéquates...**

Quand tout se passe « bien », ce n'est déjà pas simple d'être accueillant. Ecouter, ne pas juger, accompagner....

Mais c'est une autre affaire lorsque l'on se retrouve confronté à des pratiques parentales qui viennent heurter nos valeurs, nos modèles éducatifs.

Il est alors bien difficile de tricoter avec le malaise ou le dysfonctionnement que nous ressentons, le souci de ne pas juger, ni donner de conseil, et quelquefois aussi avec la peur de « faire fuir » les parents si nous sommes maladroits avec eux.

**Des situations nous laissent quelquefois « sans voix ».** Dans un lieu de paroles, c'est toujours éprouvant ! Pourquoi cette absence de parole ? Est ce parce que nous nous trouvons interdits ? Interdit dans le sens de sidéré ? Ou bien interdit dans le sens de s'interdire de parler ? Est ce parce que la parole qui sortirait, si elle n'était pas retenue, serait jugeante ? Ces retenues sont légitimes, particulièrement dans un lieu d'accueil où le positionnement attendu de l'accueillant doit être plein de délicatesse et de bienveillance à l'égard des personnes accueillies.

Oui, mais comment fait-on lorsque la bienveillance vient à manquer, lorsque l'agacement nous envahi, lorsque nos valeurs sont attaquées, lorsque la violence surgit ? Ne rien dire

peut alors être perçu comme un assentiment, une autorisation à ce que les choses continuent ainsi et se répètent, une complicité.

Ces situations sont très délicates et il est bon de se dire qu'il n'y a aucune réponse à chercher qui viendrait de l'extérieur de nous. Il y a seulement un chemin à tracer pour chacun d'entre nous, afin de tenter de garder la direction pour aller vers une parole vraie. Une parole vraie engage, c'est donc une parole qui prend un risque. Mais ne nous méprenons pas : se taire, c'est aussi prendre un risque, c'est une sorte de réponse silencieuse qui donne aussi à penser à ceux qui sont près de nous.

Imaginons : nous sommes témoins d'une situation où *Arthur, 2 ans, est pris par l'oreille par sa maman et guidé ainsi dans un autre coin de la pièce, parce qu'il ne lui a pas obéi : elle lui demandait de ne plus courir, et il avait recommencé.*

Cette situation n'a pas lieu dans l'intimité de la famille, elle se vit dans le lieu d'accueil, et donc elle est aussi adressée à nous ou au groupe des personnes accueillies. Que nous le voulions ou non, en tant que témoin, nous sommes engagés dans cette histoire que nous partageons avec ceux qui sont à nos côtés. Si nous restons silencieux, si nous partons, si nous regardons ailleurs, nous disons alors par notre attitude sans parole quelque chose à ceux qui sont présents et qui quelquefois, sont particulièrement attentifs à notre réaction. Je pense à d'autres parents ou d'autres enfants qui peuvent être très intéressés de connaître notre point de vue sur ce qui vient de se passer sous nos yeux. Notre silence est une page blanche que chacun pourra alors remplir à sa guise selon sa propre interprétation. Dans les lieux d'accueil, nous sommes en position de tiers, témoin de ce qui se vit, se partage, se donne à voir et à entendre. Témoin de cet intime que les familles amènent dans ce lieu et qu'elles livrent, quelquefois naïvement, quelquefois délibérément à qui veut bien les écouter.

Nous pouvons dire à Arthur : « *ouh là là, quand tu n'obéis pas, cela met très en colère ta maman !* » Ou bien à la maman : « *qu'est ce qui vous gêne ou qu'est ce qui vous énerve dans le fait qu'il court ?* »... ou bien « *ne vous sentez pas obligée de l'empêcher de courir si c'est par rapport à nous : ici, dans notre lieu, les enfants ont le droit de courir* ». Nous pouvons parler, dire notre étonnement, informer, s'adresser à l'un, à l'autre, aux deux, dans ce qui se vit là sous nos yeux et que nous ne comprenons pas forcément. Et c'est d'ailleurs parce que nous ne comprenons pas que cela nous autorise à prendre la parole.

Quelquefois, par identification à l'enfant, nous avons mal pour lui, mal à l'enfant en nous. Mais que savons nous de ce qu'il en est vraiment pour cet enfant là ? En quoi cela nous gêne ? Pensons nous que nous ferions mieux si nous étions à la place de son parent ? Nous faisons tous avec notre histoire d'enfance et les modèles qui ont été les nôtres. Ces pensées sont donc naturelles, mais souvent, elles nous éloignent de l'enfant, du parent. On se fait notre petit scénario. C'est la grande difficulté d'une position d'écoute : savoir que notre histoire d'enfant n'est pas sans lien avec ce qui peut être réactivé là sous nos yeux puis arriver à pouvoir s'en déprendre.

Dans un espace de rencontre qui est aussi un lieu où les gens se parlent, chacun a une légitimité pour s'exprimer. La position d'accueillant est une position tierce qui peut s'avérer précieuse pour les petits enfants comme pour ceux qui s'en occupent car chacun peut trouver alors un appui, une bouée, une ouverture pour sortir d'un face à face quelquefois emprisonnant. L'accueillant triangule les relations enfants-parents, c'est un des grands intérêts (parmi d'autres) des lieux d'accueil : une personne tierce vient dire quelque chose de ce qui est en train de se passer entre un enfant et son parent. (Nous pouvons le décliner pour la relation enfants-parents, mais bien sûr pour plein d'autres situations : des

enfants entre eux, des enfants avec d'autres adultes non familiers, etc.....C'est la raison pour laquelle nos dispositifs sont bien loin de se réduire à des dispositifs de soutien à la parentalité).

J'aimerais vous donner quelques pistes pour accompagner les situations complexes qui créent du malaise et quelquefois du silence, faute de pouvoir s'autoriser à parler :

1- Soyons attentifs non pas à la situation et à ce que nous pourrions en dire, mais à la façon dont chacun des protagonistes traverse cette situation. Comment réagit Arthur quand sa maman lui tire l'oreille parce qu'il ne lui a pas obéi ? Comment réagit tel papa lorsque son fils lui donne une tape sur la joue ou l'insulte ?, etc...

2- Respect de l'autre, de son point de vue, de ses valeurs et de ses choix éducatifs sont de mise dans un LAEP. Mais respecter cela ne signifie pas ne rien en dire. Nous pouvons questionner, nous étonner, demander des précisions, commenter... La peur de juger nous inhibe souvent mais il y a plein de façons de prendre la parole pour signifier notre ouverture à l'autre, dire notre étonnement ou notre incompréhension, donner notre avis éventuellement, sans pour autant juger notre interlocuteur.

3- Parler en disant « je ». Lorsque je parle en mon propre nom, j'énonce seulement mon point de vue (ce que je ressens, ce que je comprends, ce à quoi cela me fait penser...). Ce n'est que mon avis, et non une vérité, d'autres peuvent penser autrement. Ce n'est pas tout à fait la même chose si je dis à quelqu'un « **vous** vous trompez » ou « **c'est** dommage de voir les choses comme cela » que si je lui dis « **je** ne suis pas d'accord avec ce que vous dites » ou bien « **je** ne vois pas vraiment les choses comme vous ». Dire « je » nous permet dans ces cas-là de rester modestes et d'éviter de juger la personne ou la situation dont elle nous parle.

4- Etre attentif à la souffrance de l'enfant, à ses colères, ses douleurs, ses fiertés, ses réussites, et lui dire en mots et en manière d'être avec lui, ce que nous en percevons de ses émotions. Nommer celles-ci, le consoler et le soutenir pour l'avenir.

5- Toujours s'obliger le plus possible à parler vrai.

6- Ne pas passer par l'enfant pour parler au parent. Assumer le fait que l'on veut qu'un parent entende, et dans ce cas, s'adresser directement à lui, ou alors formuler que l'on s'adresse aux deux en les regardant l'un et l'autre. De la même façon, ne pas parler au parent pour que l'enfant entende.

7- Lorsque c'est possible, reformuler ce qui se passe entre un enfant et son accompagnant. Notre écoute part toujours de l'enfant parce que c'est lui qui est au cœur de nos accueils. Par exemple dans la situation d'Arthur, l'accueillant peut dire à Arthur « *Quand tu n'obéis pas, cela met très en colère ta maman* », cela pointe la part active de l'un comme de l'autre dans le lien qui les unit tous les deux. Ce lien est toujours singulier, unique : l'attitude d'Arthur a des effets sur l'attitude de sa maman tout comme l'attitude de sa maman a des effets sur celle de son fils. C'est ce lien dans lequel chacun prend sa part que nous accueillons. En nommant ce qui se passe entre eux, nous les invitons à entendre la dynamique qui organise leurs liens.

Le petits enfants sont fragiles dans le sens où beaucoup de choses peuvent les atteindre et commettre quelquefois des ravages dans leur vie. Mais beaucoup de personnes peuvent aussi avancer vers eux à mots doux et vrais, le visage ouvert et attentif, et leur

faire alors beaucoup de bien.

Les adultes que nous sommes devenus sont des anciens enfants, ne l'oublions pas ; et nous savons tous plus ou moins ce que nous devons à ceux qui ont compté pour nous. Des paroles se sont avérées précieuses lorsqu'elles sont tombées juste au moment où nous étions prêts à les recevoir. Et des souvenirs d' « être avec », dans le silence complice d'un moment partagé, ont été tout aussi précieux.

A nous, accueillants des lieux d'accueil, de développer une façon d'être au monde qui privilégie le moment présent, la parole vraie, et un véritable engagement dans ce moment partagé, qu'il soit joyeux, simple, douloureux ou agaçant... Supporter le malaise comme partager de bons moments, tout cela est important : être là, être avec, à la fois modestement et généreusement, et rester à sa place de tiers qui ne cherche pas à vouloir changer le cours des choses, non, qui cherche simplement à être vrai et vraiment là... C'est ainsi que nous soutiendrons au mieux ceux que nous accueillons.

## **6- Soutenir et accompagner l'enfant ? Son parent ? Les deux ?**

J'aimerais pour finir cet exposé poser cette question à laquelle il n'y a bien sûr pas de réponse unique. Mais je pense que nous nous la posons tous lorsque nous sommes confrontés à une situation délicate. Le fait que les LAEP se définissent beaucoup désormais par le soutien à la parentalité contribue à créer quelques confusions dans le positionnement si complexe de l'accueillant. Des accueillants pensent quelquefois qu'ils doivent conseiller ou soutenir un parent et cela les inhibe parce qu'ils sont aussi conscients qu'il n'ont pas à se positionner comme expert. Il leur est également très difficile de gérer des mouvements internes de colère, de rejet, de jugement négatif lorsqu'ils sont confrontés à des attitudes parentales qu'ils réprouvent. C'est la raison pour laquelle j'aimerais réfléchir avec vous à cette situation que j'ai un peu transformée pour les besoins de cet exposé :

*Cinthia, 3 ans, vient régulièrement à « Pirouettes » avec sa maman. C'est une petite fille pleine de vie, toujours très active et créative dans ses jeux. Les départs sont quelquefois compliqués pour elle et la maman profite souvent du départ des autres familles pour quitter le lieu. Mais ce jour là, il y a eu moins de fréquentation, il est presque 17 heures, heure de la fermeture du lieu et tout le monde est déjà parti sauf Cinthia et sa maman. Cette dernière lui a déjà dit et redit plusieurs fois en vain que c'était l'heure de rentrer à la maison. Cinthia, à chaque sollicitation de sa maman, a toujours dit « non » avec sa tête. Elle joue avec un puzzle, toujours le même depuis bien un quart d'heure, un puzzle qui lui est très facile : elle le réalise, puis le défait, puis le reconstruit, puis le re-défait encore, sans pouvoir s'arrêter, de manière très compulsive. L'idée de devoir partir semble l'inquiéter.*

Situation 1 : Les deux accueillantes du jour sont jusqu'à présent restées en retrait, ne voulant pas intervenir, laissant la maman se positionner avec sa petite fille. Mais comme il est bientôt 17h, Eléonore s'approche de Cinthia et lui dit que « Pirouette » va bientôt fermer et qu'elle doit désormais arrêter son jeu et repartir avec sa maman, comme celle-ci

lui a déjà dit plusieurs fois. Cinthia obstinée, lui dit un « non » avec sa bouche, un « non » ferme et appuyé sans la regarder. Cela fait réagir fortement la maman qui rétorque avec colère que ce n'est pas ainsi que l'on parle aux grandes personnes. Cinthia l'affronte alors de son regard noir puis se remet à son jeu. Cela finit d'énerver la maman qui aussitôt lui répond par une claque ferme sur la joue tout en lui empoignant le bras. Cinthia crie et regarde Eléonore. La maman se met alors à hauteur de sa fille et l'entraîne sur ses genoux pour lui faire un câlin. Cinthia se débat dans un premier temps, puis lâche et se laisse faire, la tête cachée dans les bras de sa mère. Elle sanglote. Sa maman la berce, elle semble très remuée par ce qui vient de se produire.

Imaginons la suite. Je vous livre quelques idées :

1- Eléonore et Fanny restent comme « interdites », sans voix. La maman se relève, Cinthia s'accroche à elle et toutes deux s'en vont très rapidement, comme une sorte de fuite, évitant ainsi le regard des accueillantes porté sur elles. Les deux accueillantes se retrouvent seules et très mal à l'aise.

2- La maman se relève et se prépare à partir, Cinthia sanglote encore un peu, mais elle suit sa maman. Eléonore se risque maladroitement à dire à la maman : « cela vous arrive souvent ce qui vient de se passer ? Nous pouvons en parler si vous le souhaitez... »

3- Eléonore, sidérée par ce qu'elle vient de voir, reste silencieuse et mal à l'aise. Sa collègue Fanny qui a vu la scène de loin se rapproche et vient dire à la maman que cela doit être bien difficile pour Cinthia ce qui se passe là : une claque, puis un câlin, ce sont deux choses bien différentes. Que va-t-elle comprendre ?

5- Eléonore s'adresse à la maman : cette claque que vous venez de donner à votre fille, c'est interdit. Personne n'a le droit de taper : ni les enfants, ni les grandes personnes. Comment pourriez vous lui expliquer avec des mots ce qui s'est passé et ce qui se passe là maintenant ?

Je vous laisse penser autour de ces propositions, pas très satisfaisantes à mon goût....parce que justement, au mieux, elles veulent « soutenir », « guider » le parent, au pire, elles le jugent. Et aussi rien n'est dit à Cinthia : l'accueillante parle d'elle à sa maman, mais ne lui parle pas à elle. Au niveau de son positionnement, elle laisse passer l'idée qu'elle « saurait » ce qui est bien ou mal pour Cinthia, elle se place alors en position haute, ce qui renforce la maladresse et le jugement.

Cependant, ces propos maladroits témoignent de la difficulté bien réelle dans laquelle tout accueillant est placé : quoi dire face à une situation qui nous gêne, qui nous semble violente, que nous condamnons ?

Imaginons maintenant une intervention d'Eléonore dès le début, lorsque Cinthia commence à refuser d'obéir à sa maman en faisant « non » avec sa tête.

Situation 2 : Eléonore vient à la rencontre de Cinthia, elle se met à sa hauteur et lui dit : « tu n'as pas envie de partir...., tu n'aimes pas cela... tu veux encore jouer ... ». Juste pour signifier à Cinthia qu'elle est à l'écoute de ce qui se passe pour elle. Puis elle poursuit : « ta maman veut partir, elle te l'a déjà dit plusieurs fois, et c'est elle qui décide. Je crois qu'elle a bien compris que tu n'as pas envie de partir et que tu veux continuer à

jouer. Mais là, tu n'as pas le choix, il va falloir partir, nous aussi d'ailleurs nous allons partir, même si c'est toujours un peu dur de se séparer. Moi non plus, je n'aime pas partir ....» Cinthia se déprend un instant de son jeu, regarde Eléonore, hésite, puis se remet à son puzzle. Eléonore poursuit : j'ai vu que tu sais très bien faire le puzzle, alors je te propose de le refaire une dernière fois, et lorsqu'il est fini, tu le ranges dans l'étagère là, à côté. Cinthia s'exécute lentement, puis elle regarde sa maman qui patiente debout à côté. Elle la rejoint gaiement.

Je force bien sûr le trait en imaginant cette dernière situation, mais c'est aussi pour insister sur le fait qu'une petite chose, un regard, une parole, un geste peuvent quelquefois changer radicalement le cours des choses. Les événements s'enchaînent et nous entraînent dans des directions différentes, certaines deviennent vite des impasses, d'autres ouvrent sur de nouveaux horizons. On se saura jamais qu'est ce qui se serait passé si...si nous avions dit telle chose à la place de telle autre, si nous avions eu telle attitude plutôt qu'une autre.

Qu'est ce qui a changé dans le positionnement de l'accueillante entre la première et la deuxième situation ?

Plein de choses mais surtout je pense à une particulièrement : celle d'intervenir assez tôt, dès qu'Eléonore sent la tension s'installer entre mère et fille. Intervenir pour soutenir Cinthia en l'écoutant et en lui parlant de ce qui se passe pour elle, et écouter aussi sa maman dont Eléonore légitime la demande.

C'est peut être là une ébauche de réponse à la question de départ : accompagner l'enfant ? Le parent ? les deux ? Oui, je dirais accompagner les deux chaque fois que possible, lorsque nous sommes rendus témoins de ce qui se passe entre eux. C'est le lien que nous soutenons. Ce qui se passe entre l'enfant et l'adulte et non uniquement ce qui se passe pour l'un ou pour l'autre.

Dans la première situation, la claque crée un véritable malaise, y compris chez la maman. Mais cette claque ne vient pas de nulle part, elle est la conséquence d'une tension très forte chez la maman en lien avec l'attitude de sa fille. C'est donc cela qu'il nous faut accueillir : ne pas réduire la situation à cette claque mais à ce qui s'est passé dans cette histoire entre mère et fille.

J'ai par exemple, imaginé plusieurs scénarios qui prennent en compte les deux protagonistes et qui me paraissent un peu plus pertinentes que les premières :

1- Après un moment de sidération et donc quelques instants de silence où mère et fille semblent se retrouver, Eléonore s'adresse à Cinthia : j'ai vu que ta maman s'est fâché très fort en te donnant une claque parce que tu ne voulais pas obéir, cela t'a surprise mais je crois aussi que cela t'a fait mal. J'ai l'impression que cela a aussi fait mal à ta maman parce qu'elle a besoin maintenant de te faire un gros câlin.

2- Eléonore s'adresse d'abord à Cinthia : cela arrive aussi aux mamans de taper quand elles sont très très énervées. Je pense que ta maman sait que c'est interdit. Eléonore regarde la maman en l'interrogeant : « vous le savez ? » La maman dit oui avec sa tête tout en la rapprochant de celle de sa petite fille. « Et ce gros câlin, c'est pour dire quoi à Cinthia ? » demande Eléonore.

3- Et bien Cinthia, tu es en train de nous montrer comment cela se passe entre toi et ta maman quand tu ne veux pas lui obéir.... »

4- Fanny vient vers elles deux et leur dit : « Cinthia, quand tu dis non, cela fâche très fort ta maman et après, toutes les deux, vous avez mal et vous avez besoin de vous consoler.

5- Oh que c'est dur de rester fâché.... après vos colères, vous avez besoin de vous retrouver, on dirait que ce gros câlin vous fait du bien à toutes les deux ».

6- Nous avons tous vu, Cinthia que ta maman s'est mise très en colère parce que tu ne voulais pas obéir. Elle était si en colère que sa main a tapé ta joue : elle n'a pas su comment le dire avec des mots. Et maintenant, vous êtes toutes les deux bien tristes.

Nous pourrions en imaginer d'autres je vous invite d'ailleurs à y réfléchir en équipe, car se préparer à ces moments peut nous aider à faire face à d'autres, même s'ils n'ont apparemment rien à voir. Je voudrais aussi préciser que ce que j'ai déroulé là ne signifie pas que c'est ce qu'il aurait fallu faire ou dire. C'est à chacun de trouver son style et d'être authentique dans sa façon de prendre parole.

Notre travail d'accueil n'est pas d'empêcher que de telles situations se produisent, c'est plutôt de pouvoir les accueillir lorsqu'elles arrivent, en prenant parole et en témoignant de ce que l'on en comprend. Il y a souvent méprise sur le positionnement de l'accueillant qui pense qu'il doit « résoudre » un problème ou une situation dont il est témoin. Or, il s'agit seulement d'accueillir ce qui est, et non de vouloir que les choses se passent autrement. L'enfant devra faire toute sa vie avec les parents qu'il a ; les parents devront eux de leur côté accepter cet enfant là, qui n'est pas forcément celui qu'ils avaient rêvé. Nous ne pouvons rien changer, il en est ainsi pour chacun de nous. Nous pouvons juste modestement offrir une présence tierce pour accompagner cette histoire qui leur appartient à eux seuls.

## **7- Conclusion**

En insistant sur l'importance de l'accueil de l'enfant dans nos lieux, en précisant ce qu'il nous faut entendre dans ce terme « soutien à la parentalité », j'espère vous avoir donné quelques repères pour trouver votre place d'accueillant. En faisant du mot « accueillir » votre seul guide, j'espère vous avoir recentré sur votre tâche principale. L'enfant est au coeur de nos dispositifs tout comme accueillir est au coeur de nos pratiques.

L'accueillant est mis de fait en position de tiers et de témoin de ce qui se passe sous ses yeux. C'est à partir de cette place là qu'il a toute sa légitimité pour parler. Il voit, il témoigne, il commente, il soutient, il interpelle l'un, l'autre mais aussi le lien qui se construit entre un enfant et son parent. Mais il n'intervient pas pour trouver des solutions, pour juger ni pour expliquer. Il ouvre seulement une réflexion, exprime un avis ou un ressenti, il met des mots sur ce qu'il voit et perçoit. C'est certes, un travail plein de délicatesse. Pour autant, l'accueillant, comme le tout petit enfant, a besoin de se sentir

vivant, spontané, confiant et de prendre des risques. La seule condition est de réfléchir, comme nous le faisons aujourd'hui, à ce que nous avons fait, dit, à ce que nous aurions pu dire ou faire, et à tout ce que nous n'avons pas osé. Je vous invite à oser prendre quelques risques, dont celui de la parole pour dire ce qui est et ce qui se passe tout simplement sous vos yeux ; ces journées d'étude, vos lectures, et surtout vos réunions d'équipe et de supervision sont vos filets de protection, ils sont des espaces ressources bienvenus, que l'on pourrait qualifier aussi de « soutien à la fonction accueillante ».

Françoise Dolto disait en parlant de la Maison Verte que la transformation opérée chez les mères était souvent spectaculaire. Elle attribuait cette transformation au fait qu'elles avaient dans le lieu, du temps : « du temps pour penser et pour être, alors qu'avant, elles étaient traquées par leurs enfants qui les accaparaient ». Le temps est en effet ce qui manque le plus aujourd'hui. Dans les lieux d'accueil, nous avons le temps, nous prenons le temps, le temps de se poser, de jouer, de ne rien faire, le temps d'être avec d'autres, le temps d'être en lien aussi avec soi-même. Tout cela y est possible. Peut-être est-ce même cela l'essentiel. Se donner du temps, s'accorder un répit, et laisser venir ce qui ne peut s'exprimer dans le tourbillon de la vie. Prendre du temps pour soi et pour l'autre, voilà une autre forme de soutien que les parents s'offrent à eux mêmes. Nous y contribuons en créant les conditions pour que cela soit possible.

Isabelle Pillot Péronnet

Novembre 2021

Si vous voulez réagir à ce texte, vous avez la possibilité de me joindre à [isabelle.pillotperonnet@sfr.fr](mailto:isabelle.pillotperonnet@sfr.fr)